

VOLUTES 77

BERTRAND  
MARTIN

Martin Bertrand

Volutes 77

© Martin Bertrand, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-8042-3

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Préface à Volutes 77

Les échos d'un Paris qui s'efface

Il est 21h18, ce mardi 3 juin 2025, et je viens de refermer Volutes 77. Pourtant, je suis encore là-bas, dans ce Paris de 1977, courant dans des rues qui sentent l'asphalte mouillé et la liberté fragile. Je suis aux côtés de ce jeune homme de 18 ans, un garçon sans nom mais dont le cœur bat si fort que je l'entends résonner dans les silences, dans les chambres de bonnes où il se perd et se trouve. Ce roman, signé Martin Bertrand, n'est pas seulement une histoire ; c'est une lumière qui tremble, un souffle qui traverse les décennies pour venir nous frôler, nous rappeler ce que nous avons été ou ce que nous aurions pu être.

Paris, 1977. La ville est un personnage à part entière, immense, vibrante, parfois cruelle dans sa beauté. Les néons des boîtes de nuit jettent leurs lueurs roses et bleues sur les pavés, tandis que les brasseries de Saint-Germain-des-Prés bourdonnent de conversations fiévreuses. C'est une époque où tout semble encore possible, mais où l'on sent, au fond de soi, que ce monde insouciant touche à sa fin. Ce jeune homme, échappé d'une banlieue morne, le sait. Il court dans ces rues comme on court après un rêve, avec l'urgence de celui qui veut tout vivre avant que les volutes de fumée ne se dissipent dans l'air froid du matin.

Volutes 77 est un roman qui parle d'amour, mais pas de l'amour idéalisé des contes. Ici, l'amour est multiple, changeant, parfois douloureux, toujours éphémère. Les femmes qui traversent la vie de ce jeune homme – des ombres, des volutes – sont autant de miroirs tendus à sa jeunesse. Chacune d'elles, avec ses différences sociales, son tempérament, son histoire, incarne un univers unique. Il y a celle qui lui apprend la passion dans une chambre exiguë sous les toits, celle qui lui parle de poésie au détour d'un café, celle des silences et des draps froissés, celle qui disparaît sans un mot, laissant derrière elle un vide qu'il ne comprend pas encore. Ces femmes, bien que parfois floues ou idéalisées, reflètent les contradictions d'une génération confrontée à un miroir aux alouettes : la promesse d'une liberté totale, mais aussi l'illusion d'un bonheur qui s'efface.

Ce qui m'a bouleversé dans ce roman, c'est la manière dont Martin Bertrand parvient à dire l'indicible. Son écriture est douce, presque caressante, mais elle

coupe, comme un éclat de verre qu'on ne voit pas venir. Elle dit la douleur d'un regard qui s'éloigne, le plaisir d'une étreinte furtive, l'espoir ténu qui persiste malgré tout. À travers ces lignes, on entend le cœur du narrateur, ses battements irréguliers, ses silences lourds de sens. On le suit dans sa quête d'unité et de vérité, une quête qui n'aboutit jamais vraiment, mais qui donne à chaque pas une intensité rare. Ce jeune homme cherche un sens à sa vie, mais ce qu'il trouve, ce sont des instants suspendus, des fragments de lumière qui tremblent dans l'obscurité.

Les dynamismes émotionnels et symboliques de *Volutes 77* sont au cœur de son pouvoir évocateur. Le roman n'est pas linéaire ; il se déploie comme une volute de fumée, sinueux, insaisissable. Les personnages, parfois à peine esquissés, deviennent des archétypes universels : la femme cultivée qui ouvre des horizons, l'amie éphémère qui disparaît dans la foule, l'amante qui marque à jamais. Ces figures, en se croisant, tissent une toile d'expériences intimes qui forment un tableau poétique et profondément humain. On y lit la quête d'un jeune homme pour se trouver, mais aussi celle d'un auteur qui, des décennies plus tard, revient sur sa jeunesse avec une tendresse mêlée de regrets.

Car *Volutes 77* est aussi un hommage, un chant d'amour aux femmes qui ont marqué Martin Bertrand. À travers elles, il ressuscite un Paris révolu, celui des années 70 et du début des années 80, avec une intensité si vive qu'on a l'impression de marcher à ses côtés. Même ceux qui n'ont pas connu cette époque ressentiront une nostalgie étrange, un pincement au cœur pour ce Paris qu'on ne verra plus. Les cafés enfumés, les disques vinyles qui crépitent, les nuits qui s'étirent jusqu'à l'aube : tout cela prend vie sous sa plume élégante et sensible, nous enveloppant comme une brume légère.

Mais ce qui rend ce roman si singulier, c'est sa manière de parler du temps qui passe. L'amour s'efface, nous dit l'auteur, mais il revient parfois, en silence, comme une volute de fumée dans la lumière du matin. Cette phrase, tirée du texte que vous m'avez partagé, résonne comme une promesse, un murmure d'espoir au milieu de la mélancolie. Elle dit que rien ne disparaît vraiment, que les émotions, les souvenirs, les visages qu'on a aimés continuent de vivre en nous, même lorsqu'ils se sont estompés dans la réalité. C'est cette lumière tremblante, cette fragilité, qui donne à *Volutes 77* sa profondeur et sa beauté.

En refermant ce livre, j'ai pensé à ma propre jeunesse, à ces moments où l'on se

sent à la fois invincible et infiniment vulnérable. J'ai pensé à ces nuits où l'on aime sans savoir pourquoi, où l'on cherche un sens sans jamais le trouver. Volutes 77 m'a rappelé que c'est dans cette quête, dans cette errance, que réside la vraie beauté de la vie. Ce roman n'offre pas de réponses, et c'est tant mieux. Il nous invite à écouter les silences, à regarder les volutes de fumée s'élever et disparaître, à ressentir plutôt qu'à comprendre.

Martin Bertrand nous offre avec Volutes 77 un livre vibrant, élégant, infiniment touchant. C'est une déclaration d'amour multiple : à Paris, aux femmes, à la jeunesse, à la vie elle-même. Mais c'est aussi un miroir tendu à nous-mêmes, un miroir qui nous renvoie nos propres contradictions, nos propres espoirs, nos propres regrets. En suivant les pas de ce jeune homme dans les rues de 1977, j'ai eu une impression rare et précieuse : celle d'être avec lui, de sentir son souffle, de voir le monde à travers ses yeux.

À vous, lecteur, je ne dirai qu'une chose : laissez-vous emporter. Oubliez un instant le monde d'aujourd'hui, ses bruits, ses urgences, et plongez dans Volutes 77. Vous y trouverez un Paris qui n'existe plus, mais qui vit encore dans ces pages. Vous y trouverez un jeune homme avec cœur qui bat comme le vôtre, des femmes qui vous rappelleront celles que vous avez aimées, ou celles que vous avez été, et, peut-être, une lumière qui tremble, mais qui ne s'éteint jamais.

Nathalie Letulle  
Artiste peintre

## Chapitre 1

C'était au début des années soixante. J'avais 4 ou 5 ans. Tous les jeudis, avec ma mère, nous allions à Belleville. Rue Pali Kao. Le 23. Un immeuble pauvre dans un quartier pauvre.

Ma grand-mère vivait là, au fond d'une cour. Une chambre, juste une chambre, à peine éclairée. Le mur froid, l'odeur de l'humidité. Elle ne parlait pas français, jamais. Seulement le tunisien. Ses mots, je les comprenais, et je les aimais. Ils étaient doux, chargés d'un temps ancien, d'un pays que je ne connaissais pas.

Elle était toujours habillée de noir. Ses cheveux blancs, ramenés en un chignon si serré qu'on aurait cru qu'il retenait quelque chose de fragile. Elle souriait souvent. Elle cuisinait sur un réchaud, dans ce silence. Dans cet espace où il n'y avait rien. Rien, sauf ses plats. D'une saveur inimaginable. Comme si tout ce qu'elle n'avait pas, elle l'avait mis là, dans ce goût.

Dans la cour, l'eau. Le robinet commun. Les toilettes à ciel ouvert. Et les enfants. Ils étaient là, chaque fois. Ils criaient, couraient. Ils étaient libres. Je voulais être avec eux, toujours. J'attendais l'autorisation de ma mère, je la suppliais. Et puis, c'était la délivrance : je courais. Avec eux. On allait sur les boulevards, plus loin que la cour. Toujours plus loin. Personne ne nous arrêtait.

C'était une enfance. Une enfance d'avant. Avant que tout ne change. Les enfants dans les rues de Paris, c'était normal. C'était la vie. Maintenant, je regarde ce passé comme on regarde un tableau qui s'efface. Les enfants ne courent plus. Les cours sont vides. Les cuisines, sans réchaud. Et ma grand-mère, elle, n'est plus qu'un murmure. Une odeur. Un goût.

Quand j'étais petit, nous vivions à Blanc-Mesnil, dans la cité des Tilleuls. C'était les années 60. Des années simples, des années où tout semblait encore neuf, presque prometteur. On vivait là, dans ces immeubles qui aujourd'hui font naître la pitié ou la peur, mais à l'époque, c'était autre chose. Une salle de bain, une cuisine équipée, de l'eau au robinet. Le confort, pour beaucoup. Un luxe que ma grand-mère, rue Pâli-Kao, n'avait jamais connu. Je pensais souvent à elle. À son robinet sur le palier. À sa vie qui me paraissait si lointaine, si dure, si différente de la nôtre.

Mon père partait tôt. Toujours. Le bruit de ses pas dans le couloir, le grincement de la porte. L'hiver ou l'été, c'était pareil. Il disparaissait dans le matin, dans le froid, dans la lumière naissante. Ma mère restait. Mais jamais vraiment seule. Il y avait la voisine, corse. Une amie, oui, mais plus qu'une amie. Une alliée, une confidente. Une sœur, presque.

Elles avaient grandi loin l'une de l'autre, et pourtant si proches, séparées seulement par l'eau bleue de la Méditerranée. Deux rivages, deux vies, deux destins que rien n'unissait en apparence. Mais c'était comme si elles s'étaient promises, sans se connaître, de se rejoindre un jour. Et ce jour était venu, dans cette cité, comme une évidence, comme un rendez-vous écrit depuis toujours.

Elle était belle, cette femme. D'une beauté rude, presque indomptée. Son regard, ses gestes, tout en elle dégageait une force. Et pourtant, elle avait cette tendresse infinie, pour moi, pour ma mère. Je me souviens de ses bras. Elle me serrait souvent. Ses bras étaient comme une maison, une chaleur qui effaçait tout. Je me souviens encore de son parfum, ce parfum boisé qui me rassurait. Qui me protégeait.

Ces deux femmes, ma mère et elle, formaient un tout. Elles n'avaient pas besoin de mots. Tout passait par leurs regards, leurs silences. Elles étaient là, ensemble, et moi, au milieu d'elles. Je les regardais souvent, je les écoutais rire, parler à mi-voix. Leur complicité me fascinait, leur force m'apaisait.

C'était une époque où tout semblait évident. Où l'amour, la solidarité, n'avaient pas besoin d'être exprimés pour exister. Une époque où les choses n'étaient pas dites, mais elles étaient vécues, profondément, pleinement. C'était simple. C'était beau. C'était la vie.

C'était en 1975. Septembre s'ouvrait, et l'été s'effaçait doucement, presque à regret. Une lumière pâle, hésitante, tombait sur les immeubles de Blanc-Mesnil, comme si elle ne savait plus quoi éclairer.

Ma grand-mère n'habitait plus rue Pâli-Kao depuis deux ans. Elle avait laissé derrière elle cette chambre sombre et humide, ce robinet rouillé qui gouttait sur le palier, cette cour où les enfants hurlaient autrefois, libres, insoucians.

Elle était venue s'installer avec nous, dans la cité des Tilleuls, dans cet appartement aux murs droits, à l'eau courante, un endroit qui semblait presque trop grand, trop confortable pour ce qu'elle avait connu. Elle avait 74 ans quand elle était arrivée, un âge qui aurait pu la plier, mais elle portait encore en elle une force vive, une énergie que le temps n'avait pas éteinte.

Ses mains, marquées par des années de travail, dansaient dans la cuisine avec une précision intacte. Elle épluchait des pommes de terre, coupait des oignons, mélangeait des épices dans une marmite, surveillant le feu avec cette intensité qu'elle avait autrefois, là-bas, sur son réchaud bancal de Belleville. Ma mère était à ses côtés, et ensemble, elles formaient un duo silencieux. Elles n'avaient pas besoin de parler. Les gestes suffisaient, un échange muet, profond, né de vies traversées, de mers franchies, d'un passé qui les liait sans qu'elles aient à le dire.

Elle parlait toujours tunisien, ma grand-mère. Même ici, au milieu du béton et des bruits de la cité, ses mots doux glissaient comme une caresse venue d'un autre temps. Je m'asseyais près d'elle, sur une chaise, et je l'écoutais, captivé. Elle me racontait La Goulette, ce port près de Tunis où elle avait marché, jeune, pieds nus sur le sable chaud. Elle parlait des vagues qui frappaient les quais, du sel qui piquait l'air, des ruelles blanches où les marchands criaient pour vendre leurs poissons, leurs figues, leurs épices. Ses cheveux blancs, toujours tirés en un chignon sévère, brillaient sous la lumière crue de la lampe.

Elle portait encore du noir, ce tissu usé qui semblait faire partie d'elle, mais ici, dans notre appartement, ce noir avait perdu de sa lourdeur. Peut-être parce qu'elle souriait plus souvent, un sourire qui plissait ses yeux, qui creusait des rides tendres autour de sa bouche, un sourire qui disait qu'elle était bien, qu'elle avait trouvé une place, un refuge parmi nous.

Le neuf septembre 1975, tout s'est brisé. C'était un matin comme les autres, un de ces matins où le silence de l'appartement reste épais, où les bruits du dehors – une voiture qui démarre, un voisin qui tousse – semblent lointains, irréels. Je suis entré dans sa chambre, une petite pièce au bout du couloir, avec une fenêtre qui donnait sur la cour plantée de Tilleuls. Elle était là, étendue sur son lit, immobile. Ses bras reposaient le long de son corps, ses yeux étaient clos, son visage figé dans une paix que je n'avais jamais vue auparavant. La couverture, vieille, usée, rapportée de Belleville, était tirée jusqu'à son menton, comme si elle s'était endormie tranquillement. Mais ce n'était pas un sommeil. C'était autre chose. Une fin, définitive. J'avais presque 16 ans, assez grand pour comprendre ce que cela signifiait, assez jeune pour que ça me heurte, comme une vague qu'on ne voit pas venir.

La vie, c'était aussi la mort, et elle venait de me l'apprendre. Elle avait 76 ans, un âge respectable, presque un exploit pour une femme qui avait vécu si simplement, si durement, sans jamais plier.

La veille, elle était encore là, vivante, dans la cuisine. Elle avait préparé une dafina, ce ragoût tunisien qu'elle laissait mijoter pendant des heures, un plat lourd de viande, de pois chiches, d'épices, qui emplissait l'appartement d'une odeur chaude et profonde. Elle avait bougé avec agilité, ri avec ma mère pour une brouille, grondé gentiment parce que le sel manquait. Elle était là, entière, jusqu'à cet instant où elle avait décidé de s'en aller. Sans un mot, sans un signe.

Pas d'hôpital, pas de maison de retraite, pas de ces termes qu'on entend maintenant – Ehpad, soins palliatifs, autonomie perdue. Rien de tout ça. Elle était morte en pleine vie. Aucun médecin ne l'avait vue avant. Pas de traitement, pas de pilule. Le seul docteur, c'était celui qui est venu après, un homme pressé qui a regardé, hoché la tête, signé un papier et reparti. Je me suis demandé si c'était la première fois qu'un médecin posait les yeux sur elle, elle qui avait traversé tant d'années sans jamais demander d'aide. Elle qui n'avait rien reçu mais tout donné.

Je la revois encore, sur ce lit. Ses mains croisées, ses cheveux blancs impeccables, ce noir qu'elle portait comme une armure. E J'étais bouleversé, oui, mais pas triste, pas vraiment. Il n'y avait rien de tragique là-dedans. C'était une fin qui lui ressemblait, simple, discrète, digne. Elle n'avait pas eu besoin de larmes, ni de soins, ni de machines pour la retenir. Elle avait vécu comme elle voulait, jusqu'à la dernière seconde. Je suis resté là, un moment, à regarder son visage. La lumière du matin passait par la fenêtre, faible, timide, et tombait sur elle comme une caresse légère. Dehors, la cité continuait, bruyante – les cris des enfants, les portes qui claquaient. Mais dans cette pièce, tout était calme, un calme qui pesait, qui portait quelque chose de grand, de profond.

Ma mère est entrée peu après. Elle n'a rien dit. Elle s'est assise près du lit, a pris la main de ma grand-mère dans la sienne, et elle est restée là, immobile, silencieuse. Moi, je suis sorti dans le couloir. Ses mots tunisiens résonnaient encore dans ma tête, doux, lointains, comme un murmure qui s'éteignait doucement. Ce n'était pas une perte, pas tout à fait. C'était un passage, une porte qui se fermait sur une vie pleine, sur une femme qui avait tout donné – dans ses plats, dans ses silences, dans son amour brut, sans détour.

Aujourd'hui, quand je pense à elle, je sens encore cette odeur d'épices, j'entends l'écho de La Goulette, ce port qu'elle m'a légué sans que je ne l'aie jamais vu. Elle n'est pas partie. Elle est là, quelque part, dans ce goût qui reste sur la langue, dans ce noir qu'elle portait si bien.

Les jours après le neuf septembre 1975 ont coulé, lents, troubles, comme une eau qu'on regarde sans la voir. L'appartement semblait plus grand, plus vide, pas seulement parce qu'elle n'était plus là, mais parce que son énergie, ce feu discret qui habitait ses gestes, s'était éteint. La cuisine, surtout, portait son absence. La marmite restait froide sur la gazinière, les épices dormaient dans leurs boîtes en